

ENSEMBLE POUR LE MEILLEUR OU POUR LE PIRE : L'EXPO 58 DE BRUXELLES

« **N**otre planète est habitée par trois milliards d'êtres humains. Ils paraissent très différents les uns des autres. Et, cependant, ce sont des hommes. Une mère a porté chacun d'eux, l'a nourri, lui a souri; un père l'a protégé; une famille lui a donné l'affection et la sécurité. Ainsi, chaque enfant, homme de demain, ouvre les yeux sur le monde et tend les mains vers l'avenir». Le préambule du message adressé aux jeunes lors de l'Expo 58 de Bruxelles ne compte pas moins de dix pages. Ce message constituait l'avant-dernier volume d'une superbe série de huit livres souvenir officiels, véritable joyau recherché des bibliophiles. La typographie est expérimentale et les photos en noir et blanc présentent un panorama du monde d'alors, un monde au seuil d'une époque nouvelle.

Je me sens concerné. J'ai vu l'Exposition universelle de 1958 comme sans doute la quasi-totalité des enfants belges âgés alors de dix ans. Nous étions des baby-boomers. La planète comptait trois milliards d'habitants. En l'espace d'un demi-siècle, ce nombre allait doubler. La télévision venait à peine de naître. Les gens s'attroupaient devant les vitrines pour voir de leurs propres yeux les boîtes magiques proposées à la vente à l'intérieur des magasins. Le soir, ils se réunissaient chez le propriétaire de l'unique téléviseur disponible dans la rue, pour regarder ensemble une série populaire. Dans un premier temps, la télévision rassemblait les gens. Plus tard, elle allait les éloigner les uns des autres. Les noires années de guerre restaient gravées dans les mémoires et la difficile reconstruction n'avait pas encore abouti à la prospérité généralisée et à l'irrésistible progrès annoncés par l'Exposition de 1958.

Dans son avant-propos du message, le ministre de l'Instruction publique de l'époque, Charles Moureaux, écrit: «La terre est partout la terre. Le feu est partout le feu. Nous ferons ensemble le meilleur ou le pire. Si nous voulons le meilleur, n'oublions jamais que le soleil se lève partout et qu'il n'est que les heures que nous avons voulues qui font la différence des aubes». Des mots soigneusement pesés où l'on décèle quelques réserves, un vague sentiment de doute face à ce génie humain capable à la fois de rassembler et de diviser. Qu'en est-il advenu au final? L'enfant de dix ans est devenu, un demi-siècle plus tard, grand-père et

regarde le monde avec les yeux d'un correspondant de guerre, de retour du Kosovo, d'Irak et d'Afghanistan. Le meilleur et le pire se sont produits.

Je lis la fin du message: «Demain, partout dans le monde, les jeunes d'aujourd'hui devront, comme les religions et les philosophies le proposent, vivre ensemble, s'entendre et s'aimer pour édifier un monde plus humain. Tel est le message de l'Exposition de Bruxelles à la jeunesse du monde». Je ne me rappelle pas que cette déclaration m'ait alors touché mais toujours est-il qu'elle illustre bien la sensibilité de l'époque. Par son appel explicite à l'entente entre les peuples, elle se veut clairement une charte universelle.

LA GUERRE (FROIDE)

Parmi les nombreuses photos que compte le livre, il n'y en a que quatre qui se rapportent à l'Exposition universelle. Sur deux des quatre, on voit l'édifice qui se retrouve dans toutes les publications de l'époque: le pavillon d'accueil. Sa façade est une courbe, une montagne bleue qui s'élève derrière de hautes fontaines. Sur une paroi d'un bleu azur très clair, un ciel comme on n'en voit que très rarement en Belgique, scintillaient des dizaines d'étoiles couleur de cuivre. Au milieu, un oiseau énorme, un pigeon, je présume, un volatile typiquement belge, se posait sur une grande étoile. Sur la façade, toutes les étoiles sont pentagonales, munies de trois longs rayons et de deux petits. Cette étoile, créée par Lucien De Roeck, professeur de typographie à l'académie royale La Cambre à Bruxelles, était l'emblème de l'Expo 58, une icône du modernisme, le résumé visuel des continents réunis. L'œuvre était déjà achevée en 1954 et il paraît que De Roeck, le typographe attiré de l'Expo, avait touché 25 000 francs belges, droits de reproduction compris. L'étoile, toute scintillante, se multipliait allégrement et, en 1958, était vraiment omniprésente, tantôt flanquée de ses attributs, l'hôtel de ville de Bruxelles, un globe terrestre et les chiffres 58, tantôt toute seule, comme sur la façade du pavillon d'accueil, l'entrée officielle de l'Expo. Signalons en passant qu'en Belgique, on continue à parler de l'Expo, sans y ajouter 58, comme s'il n'y en avait eu qu'une seule.

L'Exposition universelle de Bruxelles fut la première à voir le jour depuis celle de New York en 1939. Entre-temps, il y avait eu une guerre mondiale. La guerre froide durait depuis dix ans. À l'Expo, les États-Unis et l'Union soviétique étaient voisins et se disputaient le leadership. Le palais des Soviétiques était une construction austère, asymétrique, faite de verre, d'acier et d'aluminium et montrait au visiteur la riche diversité ethnique de l'Union, les progrès réalisés dans le domaine technique et industriel, et surtout les *Sputniks* I, II et III, les premiers satellites spatiaux que l'homme, l'homme soviétique s'entend, avait mis sur orbite autour de la terre, un an auparavant. *Bipbip*, balbutiait le drôle d'engin. Le signal sonore devint un mot. On l'entendait dans des chansons et dans la rue. Bientôt *Sputnik* allait se muer en nom commun, tout comme le terme «cosmonaute». La guerre froide eut donc aussi des retombées sémantiques.

Le pavillon américain était un peu plus haut que celui des Russes. Ces derniers allaient peut-être conquérir l'espace mais, sur la douillette planète Terre, impossible de vivre mieux qu'aux États-Unis. Ici, le miracle technologique s'appelait «télévision en couleur» et «utilisation pacifique de l'énergie atomique», treize ans après Hiroshima et Nagasaki, au moment où, engagés dans une course folle, les deux supergrands développaient des armes nucléaires beaucoup plus puissantes encore que celles qui avaient anéanti les deux villes japonaises. Le spectre de la guerre atomique ne devait plus disparaître. La télévision en couleur non plus. Le pavillon était un cercle ayant à peu près les mêmes dimensions que

le Colisée à Rome, un des bâtiments circulaires les plus vastes au monde. Il abritait un théâtre pouvant accueillir 1 100 spectateurs. Sur un écran circulaire, ces derniers, tout ébahis, découvraient en *circarama*, dernier cri de la technique cinématographique, le visage de l'Amérique. À présent, le théâtre est toujours utilisé comme studio de télévision par la VRT, la chaîne de radiodiffusion et de télévision publique flamande. Il est un des rares vestiges qui subsistent de l'Exposition universelle.

L'Expo fut une bataille dans la guerre de propagande que se livraient Russes et Américains. Le public y prenait plaisir, espérant par ailleurs que leur voisinage sur le site du Heysel déboucherait sur une meilleure entente entre les deux peuples. La navigation spatiale et le cinéma, ces mondes étranges, mystérieux et abstraits, fascinaient les gens. La puissance illimitée nichée au sein de l'infiniment petit leur donnait le frisson et soulevait de grands espoirs.

Le public visitait également l'exposition *50 ans d'art moderne*, où le contraste entre les superpuissances était le plus frappant. La tradition occidentale, tant en Europe qu'aux États-Unis, trouvait son aboutissement provisoire dans l'œuvre de peintres lyrico-abstraites tels que Jackson Pollock et Motherwell. L'art soviétique s'était enlisé dans le réalisme socialiste étriqué et le culte aride de la personnalité, lesquels avaient également marqué l'art officiel nazi. Pour les manifestations culturelles de l'Expo programmées au Mont des arts, on avait construit, tout près de la gare centrale, la Bibliothèque royale de Belgique.

Autre signe des temps nouveaux: le quartier des Coopérations mondiales, où se dressaient les pavillons d'un certain nombre d'institutions supranationales telles que les Nations unies, le Benelux, le Conseil de l'Europe et la CECA (Communauté européenne du charbon et de l'acier), dont naîtrait ultérieurement l'Union européenne. Il s'agissait d'une série d'institutions tampon éminemment bureaucratiques appelées, au besoin, à raisonner les belliqueux.

LE STYLE

L'Expo 58 fait partie de la douzaine d'Expositions universelles qualifiées de légendaires. Elle se tint 107 ans après la première, organisée à Londres. Six mois durant, du 17 avril au 19 octobre, le parc du Heysel de Bruxelles constituait un reflet du monde d'alors et une fenêtre sur l'avenir. L'exposition accueillit quarante-deux millions de personnes, à peu près cinq fois la totalité de la population belge¹. Elles étaient prises en charge par un bataillon de 280 jeunes filles, les *fairhostesses*, terriblement populaires, vêtues d'un blazer rouge et d'une jupe bleue. La nuit, on en rêvait.

C'est dans l'architecture des pavillons que l'avènement de l'époque nouvelle se traduisait de la manière la plus spectaculaire. *Philips*, une des nombreuses entreprises à avoir un pavillon au Heysel, avait confié la construction du sien à l'architecte français d'origine suisse, Le Corbusier, lequel avait donné carte blanche à son assistant, l'architecte et compositeur grec Yannis Xenakis. Le Corbusier lui-même se concentra sur le «minutage» d'une projection de film et de lumière. Le film fut réalisé par un sous-traitant, l'Italien Philippe Agostini, grand spécialiste des jeux d'ombre et de lumière. On pouvait y entendre le fameux *Poème électronique*, œuvre novatrice d'Edgar Varese, l'une des dernières compositions du maître. Les pointes de la toiture du pavillon faisaient penser à l'Opéra de Sidney ou au nouveau palais de justice d'Anvers². Elles étaient inspirées de la première œuvre de Xenakis, *Metastasis* (1954), dans laquelle le compositeur essayait de reproduire des sons électroniques à l'aide d'instruments traditionnels.

Le pavillon français, dont le plan fut dessiné par Guillaume Gillet, semblait une préfiguration du Centre Pompidou. Presque toutes les constructions, provenant de plus de cent pays,

rivalisaient d'audace et de modernisme. Aussi le vocable «Expo» constituait-il la marque de la nouveauté qui s'imposerait définitivement. À la maison, on mangeait du pain «Expo», autrement dit du pain tranché, une nouveauté commerciale, le pain du progrès inéluctable, emballé dans un sac en papier de couleur jaune, orné d'une étoile Expo.

Lorsque, un an plus tard, je vis démolir ces palais et monuments extravagants, je n'en crus pas mes yeux et j'en eus le cœur meurtri. Peu d'entre eux échappèrent aux marteaux-piqueurs. Il faut dire qu'en cette matière, la Belgique, hélas, a mauvaise réputation. Un seul monument allait rester debout. Le plus étrange peut-être et sans aucun doute le plus imposant: l'Atomium, la tour Eiffel bruxelloise. Il est vrai que le monument parisien fut lui aussi construit à l'occasion d'une Exposition universelle et qu'il fut, tout comme l'Atomium, l'œuvre d'un ingénieur.

Fin 1954, le commissaire général de l'exposition, le baron Moens de Fernig, avait demandé aux dirigeants des grandes entreprises sidérurgiques belges un monument spectaculaire, futur symbole de l'Expo et une illustration du savoir-faire industriel belge. En janvier 1955, l'ingénieur André Waterkeyn, directeur chez Fabrimétal, proposa la construction d'une molécule de cristal de fer agrandie 165 milliards de fois, symbole d'une force énergétique colossale. Les neuf sphères, entièrement revêtues d'aluminium brillant, faisaient 18 mètres de diamètre et étaient reliées entre elles par des tubes de 23 mètres de longueur. À l'intérieur de ces derniers montaient et descendaient les escalators les plus rapides d'Europe. L'ensemble culminait à 102 mètres et reposait sur trois pylônes. La sphère supérieure abritait un restaurant pouvant accueillir 140 personnes. Dans les autres sphères était installée une exposition consacrée aux applications pacifiques de l'énergie atomique. Les boules étaient percées de fenêtres en plexiglas et, la nuit, sur les parois extérieures clignotaient des ampoules, telle une nébuleuse d'électrons. L'Atomium était à la fois merveilleux, fascinant, féerique et dénué de clinquant. Lançant un défi aux lois de la pesanteur comme à l'imagination, il marquait une étape.

Après 1958, le monument échappa à plusieurs reprises à la démolition, parfois de justesse. C'est que les gens étaient attachés à l'Atomium. En 2004, d'importants travaux de rénovation mirent fin à son délabrement. La couverture originelle en aluminium fut remplacée par une nouvelle en acier inoxydable. Les sphères furent dotées d'un nouveau système d'éclairage auquel on promit une durée de vie de 150 ans. À l'occasion de la réouverture du monument, le 18 février 2006, une pièce commémorative de deux euros fut mise en circulation. L'ingénieur Waterkeyn s'était éteint six mois auparavant heureux de voir que son cher Atomium avait été sauvé et que ses héritiers toucheraient des droits d'auteur sur toutes les reproductions de l'édifice. Waterkeyn était un artiste et l'Atomium annonçait d'une certaine manière le *pop art*. L'échelle qu'il attribua à la molécule de fer dépasse de loin tout ce que réalisèrent Claes Oldenburg, Roy Lichtenstein ou Jeff Koons, mais il partageait avec eux l'intérêt pour ce qui ne payait pas de mine. L'Atomium est la réponse plastique à l'équation $e=mc^2$. Simple, mystérieuse et poétique.

La rivale de l'Atomium fut sans conteste la Flèche du génie civil. La flèche en béton, longue de 80 mètres, s'élevant légèrement en oblique, retenait une passerelle. Elle s'appuyait sur un seul pied, lequel formait une vaste salle surmontée d'une coupole. Cinq mètres au-dessous de la passerelle était fixée une carte en relief de la Belgique «architectonique». À l'intérieur du pied, on pouvait admirer les bienfaits du réseau routier moderne et de l'éclairage public. On avait fait un usage immodéré du béton armé à l'Expo, mais tous ceux qui ont vu la Flèche ne l'oublieront plus jamais. C'était un vrai chef-d'œuvre. Elle fut, hélas, démolie en 1970, en raison de la corrosion du béton, je suppose. On entendit des lamentos amers. «Quand on possède une œuvre d'art de qualité, on dépense de l'argent pour la détruire», se désolait un des grands critiques d'architecture belges, Geert Beekaert.

Le concepteur de la Flèche, Jacques Moeschal, était un sculpteur qui se considérait lui-même comme un architecte. Il mourut en décembre 2004.

Trois ans avant l'inauguration de l'exposition parut *Objectif*, un mensuel destiné à préparer le grand public à l'événement. Dans un appel à la courtoisie, deux ans avant l'ouverture, on cite à profusion Mozart, Choderlos de Laclos, Barbey d'Aureville, Léger, Stravinski, Césaire, Saint-Exupéry, Thomas a Kempis et jusqu'à Dieu lui-même pour affirmer que «la rencontre mondiale que nous préparons pour 1958, se situera tout entière sur le plan de la courtoisie»³. La campagne relative à l'Expo n'avait de sens, selon l'auteur, que si elle ne se limitait pas «à militer pour une technique... La courtoisie n'a rien d'une technique. Elle est d'abord esprit». L'auteur de bandes dessinées Henri Poels créa «Ernest, l'apôtre de la politesse et de la bienséance». Ernest fut vite oublié, si tant est qu'il fût jamais un héros national. La jolie Janine Lambotte, «speakerine présentatrice des émissions françaises de la télévision belge», fut proclamée Mademoiselle Courtoisie 1956, sa collègue flamande, Paula Semer, *Juffrouw Hoffelijkheid*. Comme on s'attendait à une affluence record, la population fut encouragée par une incitation fiscale à mettre à disposition des logements. On aménagea également des terrains de camping et l'on construisit des quartiers d'habitation modernistes pour les visiteurs. Sur le plateau du Heysel, on creusa de nouveaux tunnels de tramway afin d'acheminer rapidement les visiteurs de la ville à l'Expo. Au sol, on bâtit fiévreusement pavillons et édifices monumentaux.

L'IDÉAL ET LA RÉALITÉ COLONIALE

L'heure était à l'idéalisme exalté. «L'Expo 58 sera plus que l'inventaire des conquêtes de ce siècle. Elle veut surtout être un plaidoyer pour l'homme», avait sentencieusement déclaré le commissaire général Moens de Fernig⁴. Le pays se trouvait dans un état de grâce dont les effets se faisaient sentir jusque dans sa lointaine colonie, le Congo. Là-bas, Antoine-Roger Bolamba⁵, rédacteur en chef de *La Voix du Congolais*, écrivait: «De plus en plus, les Noirs sentent en eux l'amour pour un peuple qui s'intéresse à leurs progrès et dont l'ambition est d'enrichir leur intelligence, en les mettant en contact avec les réalités d'une civilisation deux fois millénaire. Depuis qu'il est annoncé qu'une Exposition internationale aura lieu, en 1958, à Bruxelles, cette nouvelle ne cesse de préoccuper les autochtones qui sont, en quelque sorte, envoûtés. Mais, se sont demandé les Noirs, nous permettra-t-on d'aller voir cette exposition? L'État et les entreprises privées envisageront-ils une telle éventualité? Certes, nous le savons, tous n'iront pas en Belgique. Et si le nombre des visiteurs de 1958 sera plus important qu'en temps ordinaire, il restera néanmoins limité. L'Exposition internationale de Bruxelles constituera une occasion de plus de resserrer les liens qui nous unissent à la Belgique. Et ce sera très bien ainsi».

Voilà donc l'expression d'une soumission coloniale sans faille mais où l'on décèle déjà l'éveil d'une conscience de soi collective qui, deux ans après l'Expo 58, allait aboutir à l'indépendance. Le Congo et les territoires sous mandat belge, le Rwanda et l'Urundi (devenu plus tard le Burundi), étaient représentés par huit réalisations. Au milieu du palais du gouvernement se dressait le buste de Léopold II, le «conquérant» du Congo, au bas duquel était gravée la déclaration du monarque: «J'ai entrepris l'œuvre du Congo dans l'intérêt de la civilisation». Le pavillon de l'Agriculture, entièrement construit en bois tropical, informait sur «la situation de l'indigène primitif» et exposait «ses outils ancestraux». Le pavillon des Missions catholiques mettait l'accent sur la collaboration «entre les peuples d'Afrique, l'Église et l'État pour que règnent la concorde et la prospérité». Le pavillon des

Constructions, de l'Énergie et des Transports présentait une «maison coloniale intégralement équipée». Dans le pavillon des Mines et de la Métallurgie, on pouvait admirer «une pépite d'or fabuleuse» pesant 65 kilos et un insecte en bronze, agrandi un million de fois, œuvre du sculpteur Charles Leplae. Le pavillon de la Faune montrait des animaux empaillés et une «entreprise de pisciculture située aux bords du lac Tanganyka». Le pavillon des Banques, des Assurances et du Commerce soulignait l'importance et la nécessité d'investir dans la colonie. À signaler encore le jardin tropical d'une superficie de trois hectares où avait été construit un village indigène.

Il est assez étonnant de constater que l'humanisme optimiste proclamé par l'Expo 58 ne fut que de courte durée. Dans le livre souvenir consacré aux participations étrangères et belges, paru en 1962, on pouvait lire en avant-propos que l'Exposition universelle de 1958 avait montré qu'une meilleure entente entre les êtres humains était possible et qu'elle pouvait ouvrir la voie à la solidarité internationale au profit de tous les peuples de bonne volonté. Mais, face aux réactions d'un monde chaotique, on était parfois amené à douter de la maturité de l'humanité. La décolonisation avait été traumatisante et à l'optimisme avait succédé le désenchantement. Au cours de l'été 1956, Dag Hammarskjöld, le légendaire secrétaire général des Nations unies, avait, dans un message adressé à l'Expo 58, insisté sur l'urgence d'une coopération internationale afin de prévenir un nouveau conflit mondial susceptible de compromettre l'avenir de notre civilisation et de mettre en danger la survie même de l'humanité. Dans la nuit du 17 au 18 septembre 1961, Hammarskjöld trouva la mort, dans des circonstances à ce jour non encore élucidées, au cours d'une de ses missions de paix au Congo, pays plongé alors dans la tourmente politique.

Dans l'euphorie générale suscitée par l'Expo et son message d'espoir, on ne prêtait qu'une oreille distraite aux mises en garde et aux dissonances. Pourtant, la crise de Suez venait à peine de s'achever, la guerre d'indépendance avait éclaté en Algérie et la lutte d'émancipation des Noirs était imminente. «Un des vœux les plus chers de tout Congolais, c'est de pouvoir fouler, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, le sol de la Belgique - ce pays qui, bien souvent, lui est présenté comme celui «où coulent le lait et le miel» ou comme les jardins féeriques des riches maharadjas de l'Orient. Rêve enchanteur qu'il caresse depuis sa plus tendre enfance!», écrit Jean-Jacques Kande, journaliste à l'agence *Belgopress*, dans le numéro qu'*Objectif* consacre à la participation du Congo et du Rwanda-Urundi⁶. La Belgique était la Terre promise et suscitait des espoirs qu'elle ne concrétisait pas. «Quand de nombreux indigènes auront eu l'occasion, en 1958, de connaître la Belgique - non pas telle qu'elle est présentée dans les manuels de géographie ou dans les films documentaires, mais sous un jour réel - la collaboration entre Noirs et Blancs que l'on prône tant aujourd'hui cessera d'être un problème et prendra facilement corps. La compréhension mutuelle entre ces deux races n'en sera que plus facilitée. L'Africain cessera peut-être de s'enfermer sur lui-même et ouvrira son cœur à l'Européen». Kande termine son article en exprimant le souhait que «cette rencontre» soit de nature à amorcer une nouvelle - et meilleure - orientation dans les relations entre les deux races. Comme quoi, Expo 58 était tout de même un catalyseur de tensions.

Antoine-Roger Bolamba observe que beaucoup de Congolais mettent de l'argent de côté pour pouvoir visiter l'Expo. Certains veulent s'y rendre en famille. Mais «jusqu'ici aucune communication officielle n'a été donnée concernant le voyage éventuel des autochtones en Belgique, à l'occasion de l'Exposition de Bruxelles de 1958. Les organismes de transport maritime et aérien belges gardent un mutisme absolu quant aux tarifs qu'ils accorderaient aux Noirs qui désireraient se rendre à cette exposition. Peut-être attendent-ils la décision des autorités? Les Noirs voudraient être rassurés à ce sujet. Ils vivent d'impatience et tendent l'oreille soit vers la place Royale soit vers Kalina. Ils rêvent sans cesse au pays des merveilles...

Tous disent: «L'Exposition de Bruxelles, on ne la ratera pas... On ira contempler *de visu* ce qu'on est accoutumé d'appeler *le miracle de l'Europe*».

Dans le même numéro d'*Objectif*, le ministère des Colonies apportait une réponse au problème soulevé. Une série de dispositifs d'accueil permettraient à de nombreux Congolais de venir visiter l'Expo. Des autochtones travailleraient à l'Exposition et seraient hébergés dans un centre d'accueil situé près du musée royal de l'Afrique centrale à Tervuren et placés sous la direction de fonctionnaires du ministère. De deux à trois mille «touristes indigènes»⁷ pouvaient s'adresser au centre d'accueil ou au service officiel du logement *Logexpo*. Le ministère avait l'intention d'entamer des pourparlers avec les sociétés de transport au sujet des réductions à accorder. Cela ressemblait à une vague promesse faite par un fonctionnaire tiré d'un sommeil de plomb. À en croire les journalistes, l'estimation du nombre des «touristes indigènes» était très largement inférieure au nombre réel des Congolais intéressés par l'Exposition. Par ailleurs, rien n'était prévu sur place pour faire participer la colonie, d'une manière ou d'une autre, à l'événement. L'idée de confier la direction du centre d'accueil de Tervuren à des fonctionnaires coloniaux ne soulevait pas non plus l'enthousiasme. Le numéro spécial d'*Objectif* reproduisait une gravure montrant comment Stanley et onze de ses compagnons furent attaqués par «les Noirs de Bumbireh». On pouvait y lire également un long article sur *Logexpo*, sans doute à l'intention des indigènes suffisamment riches pour se payer le luxe d'une visite comme les Blancs. Dans un article du même journal, le ministre des Colonies, Auguste Buisseret, rappelait les mots du roi Léopold II, «ouvrir à la civilisation la seule partie de notre globe où elle n'ait pas encore pénétré, percer les ténèbres qui enveloppent des populations entières, c'est une croisade digne de ce siècle de progrès». Le ministre estimait tout à fait justifié que cette déclaration, gravée dans le bronze, ait figuré dans le pavillon congolais édifié pour l'Exposition universelle de Bruxelles de 1910. Son discours empreint d'autosatisfaction semble totalement déconnecté des réalités de l'époque. Sur une photo parue dans *Objectif*, le gouverneur général Léo Pétilion porte un uniforme militaire colonial. Il promettait qu'à l'Exposition universelle, la Belgique prouverait qu'elle avait mené à bien sa mission civilisatrice dans le grand Congo. Il restait bien évidemment du pain sur la planche, puisque «c'est l'écart entre l'homme noir et son pays - transformé par les Blancs - qui frappe le plus le voyageur attentif».

Il ne s'agissait pas là de déclarations simplement maladroites. Elles étaient l'expression d'une foi aveugle. La participation coloniale, assure-t-on, «permettra aux visiteurs d'imaginer le prodigieux avenir auquel ces territoires, à peine sortis de la nuit, peuvent espérer accéder sous l'impulsion des tenants de la civilisation moderne, chrétienne et occidentale».

Il est difficile de se faire une idée exacte du rôle qu'a joué l'Expo dans l'accélération du processus de décolonisation du Congo. Difficile aussi de savoir dans quelle mesure 1958 a exacerbé les frustrations de la population noire dans la colonie belge. Toujours est-il que les textes des journalistes congolais traduisent une impatience certaine et que la réponse qu'y apporte le gouvernement belge ne pêche pas par un excès de compréhension. Des dissonances analogues étaient perceptibles chez certaines personnalités du Mouvement flamand, entre autres chez le très populaire journaliste Louis de Lentdecker.

Un pavillon qui, sur le plan architectural, détonait à l'Expo 58 était sans conteste celui de la Belgique joyeuse, lieu de rassemblement de la population festoyante. Cinq portes donnaient accès à un village de loisirs autour de la place Uilenspiegel, de la place du Fourquet, de la place Ducale et de la place des Archiducs. On pouvait s'y restaurer, danser et pratiquer le tir à l'arc. Il y avait des théâtres pour tous les genres. Le village était pour l'essentiel un décalque

assez libre d'un centre-ville belge, «la synthèse des beautés de nos villes, une guirlande de façades des temps anciens et modernes» et un quartier de style Belle Époque. La Belgique joyeuse exhalait une pointe de nostalgie.

La promesse humaniste de l'Expo 58 allait rester un vœu pieux. La rivalité entre les deux superpuissances n'aboutit pas au recours à la force mais elle ne déboucha pas non plus sur un rapprochement. L'une d'elles s'écroula et à la guerre froide succédèrent de nouveaux conflits. La grande fraternité se fit toujours attendre bien que l'idéalisme ne mourût pas. En revanche, les prophéties touchant le consumérisme, les médias, le développement technologique accéléré, la culture des loisirs et le modernisme se réalisèrent. Mais l'optimisme qu'elles avaient généré devait se révéler excessif.

Terminons par un constat: à l'heure actuelle, il est impensable qu'on construise, comme en 1958, un pavillon du Tabac, «un produit, destiné à charmer les loisirs de l'homme et à l'encourager dans son travail»⁸.

Jef Lambrecht

Journaliste à la VRT (Organisme de radiodiffusion et télévision public flamand).

jef.lambrecht@vrt.be

Traduit du néerlandais par Urbain Dewaele.

Notes:

- 1 En 1958, la Belgique comptait 8,7 millions d'habitants.
- 2 Voir *Septentrion*, XXXVI, n° 3, 2007, pp. 63-65.
- 3 *Objectif 58*, n° 16, juin 1956, «consacré à la campagne de courtoisie qui, à l'initiative du Comité d'accueil, s'est déroulée en Belgique du 1^{er} au 15 juin». À partir du numéro 17, *Objectif* était disponible en français, néerlandais, anglais, espagnol et allemand.
- 4 L'industriel Georges Moens de Fernig fut ministre du Ravitaillement de 1946 à 1948, puis ministre du Commerce extérieur. En 1951, il fut nommé commissaire général de l'Expo 58.
- 5 Bolamba fut le premier journaliste et écrivain congolais. À l'indépendance du Congo, il devint secrétaire d'État à l'Information et à la Culture dans le gouvernement de Patrice Lumumba. Plus tard, dans celui d'Adula, il fut ministre de l'Information. Il publia le recueil de poèmes *Eszanzo. Chants pour mon pays*, préfacé par Léopold Senghor. Il fut la voix des «évolués».
- 6 *Objectif 58*, n° 19, octobre 1956.
- 7 Finalement, ils seraient quelque cinq cents.
- 8 *Objectif 58*, n° 23, février 1957.